

***Allocution de Jacques Cortès***  
*Prononcée le lundi 14 mai 2007 à l'Université de Rouen ; Salle du Conseil*  
*De l'UFR des Lettres et des Sciences humaines*  
*A l'occasion de la parution du livre d'hommage à Bernard Gardin (1940-2002)*  
*Composé par ses disciples et amis*  
*Revue Synergies France n°5*

J'envisagerai ce que m'inspire l'œuvre et la personnalité de Bernard sous trois angles : le patron, le chercheur, le professeur.

I. Comme responsable du département, de la formation doctorale et de la commission de spécialistes pendant plusieurs années, Bernard a accompli un travail très délicat de rationalisation des relations au sein de cette unité complexe.

- Très démocratiquement, il a été l'ardent défenseur des carrières du plus grand nombre des jeunes enseignants-chercheurs vacataires de l'unité de formation et de recherche à laquelle nous appartenions. Dans les années 90, cette unité était majoritairement composée de jeunes gens formés localement en sciences du langage dans le domaine de la discipline maîtresse qu'était alors la sociolinguistique. Quelques années plus tôt, sous l'impulsion du « Patron » de l'époque, Jean-Baptiste Marcellesi, on avait élargi à la didactique des langues et des cultures la palette des spécialités offertes par le département, et s'était alors posé un délicat problème d'intégration et de cohabitation des sciences du langage classiques avec cette discipline aux contours flous, sans lettres de créance scientifique, dont on acceptait volontiers les apports en effectifs mais sous la réserve que cet accueil ne remette pas en cause mais contribue à renforcer les orientations scientifiques dominantes sur lesquelles on avait bien vécu jusque là. La didactique des langues fut donc considérée comme un simple palliatif pour enrayer l'érosion des effectifs étudiants.

- Cette conception inégalitaire ne pouvait que gêner Bernard car une autre logique démocratique, tout aussi impérieuse que la précédente pour un ancien « hussard noir de la République » initialement formé à l'Ecole Normale d'instituteurs d'Auteuil, réclamait avec insistance des réformes dans la mesure où elle concernait non plus la promotion interne des vacataires du département mais les besoins en formation d'étudiants se pressant désormais par centaines pour être formés en didactique des langues et des cultures. Ce problème n'était pas mince puisque, si l'on en croit les études statistiques fort précises de l'époque, ces nouveaux

arrivants demandaient à plus de 80% des effectifs complets du département, une formation en FLE, dans l'espoir non insensé d'obtenir un CDD d'enseignement à l'étranger. En période de chômage des jeunes, défendre cette démocratie-là s'imposait donc et Bernard l'a fort bien compris, mais il faut reconnaître aussi qu'elle était évidemment difficilement conciliable avec la précédente.

Si l'on tente de revivre les années passées, on découvre au moins deux choses :

- d'abord que Bernard n'avait, d'évidence, ni le choix, ni le pouvoir de transformer les mentalités de ses collègues et ses propres préférences conceptuelles d'un coup de baguette magique. Le passé récent encore glorieux des sciences du langage, de vieux préjugés tenaces sur la non scientificité de la didactique, surtout l'ambition légitime de donner un statut universitaire à des jeunes gens qu'on avait formés dans une tout autre optique scientifique et qui, d'évidence, piaffaient d'impatience, tout cela pesait lourdement sur les décisions de l'époque. Bernard devait gérer. Il le fit avec sagesse.

- avec le recul on découvre en effet qu'il a fait de son mieux : d'une part pour maintenir l'essentiel des traditions de recherche auxquelles Jean-Baptiste Marcellesi, Louis Guespin, quelques autres et lui-même avaient donné tout leur éclat pendant plus de 20 ans ; d'autre part pour tenir, si prudemment que ce fût, un discours de sagesse aux tenants résolu de la tradition, discours qui, sans venir entièrement à bout de leurs certitudes, fit tout de même évoluer lentement les esprits, les méthodes et les pratiques du département dans une direction atténuant fortement l'ostracisme scientifique frappant la didactique des langues.

Ce ne fut pas une partie de plaisir car il prenait, on le voit bien, le double risque de mécontenter les traditionalistes et les activistes, les premiers criant au nivellement par le bas et les seconds estimant qu'on se payait un peu trop sur la bête par des nominations systématiques en linguistique qui n'étaient possibles que grâce aux gros bataillons apportés par le FLE, et qui ne semblaient donc pas du tout la solution exigés par la demande sociale réelle de formation.

Bref, Bernard fut l'épicentre d'un véritable affrontement cyclonique et l'on peut penser que cette situation conflictuelle permanente a lourdement obéré, sur la fin, son processus vital.

Il ne s'est jamais plaint mais il a souffert, je le sais, de vivre une situation contradictoire bloquée dont il sentait parfaitement l'incohérence. Il ne s'est jamais plaint et même, à sa manière, avec son sens aigu de l'humour et sa connaissance profonde des nuances les plus subtiles de la communication, il a su garder par devers lui ses tristesses, ses peines et ses déceptions et offrir en toute circonstance le visage d'un homme serein, même si cette sérénité était celle du canard calme en surface et barbotant de toutes ses forces en profondeur.

L'histoire est en train de donner raison à la politique intelligente qu'il a initiée, car les problèmes rencontrés à Rouen ne sont pas l'exception qui confirmerait la règle. Un peu partout dans l'hexagone et même, un peu partout dans le monde, les départements de sciences du langage ont connu et connaissent des situations analogues où une discipline glorieuse mais en perte de demande sociale, se voit obligée de composer avec de nouvelles données socio-scientifiques amenant au premier plan des secteurs négligés jusque là.

Aujourd'hui, les traditions universitaires, tout en se maintenant en profondeur sur les concepts et méthodes reçus en héritage, donnent des signes multiples d'évolution allant exactement dans le sens qu'il préconisait. Un exemple tout simple : la 7ème section « Sciences du langage » du CNU envisage, ce n'est plus tout à fait un « scoop », de négocier avec les didacticiens du FLE, son changement d'intitulé en y ajoutant précisément la didactique des langues qui était jusqu'à aujourd'hui considérée comme l'enfant illégitime des sciences du langage. L'intitulé deviendrait donc « sciences du langage et didactique des langues ». C'est une heureuse victoire car c'est enfin (espérons-le) la reconnaissance scientifique et politique officielle que la mondialisation doit désormais s'accommoder du plurilinguisme et surtout qu'elle doit « faire avec » l'enseignement-apprentissage des langues et des cultures minoritaires, considéré non plus comme un simple avatar applicationniste de théories généralistes, mais comme une discipline discrète, à part entière et non entièrement à part.

Bien sûr, la dette de la didactique est grande à l'égard de nombreuses disciplines connexes auxquelles elle emprunte des concepts et notions pour les repenser sous un angle différent qui n'est plus la description d'une langue déjà-là mais la transmission d'un savoir communicatif, donc l'acquisition progressive d'une langue en construction et reconstruction permanentes. Ce phénomène d'emprunt entre disciplines voisines n'est pas nouveau : la sociologie doit beaucoup à la philosophie mais elle n'en est pas l'application servile, la physique et la chimie doivent beaucoup aux mathématiques, mais elles n'en sont pas des applications serviles et qui aurait le front de confondre un sociologue avec un philosophe, un chimiste ou un physicien avec un mathématicien et donc, même si la confusion est encore fréquemment faite, un didacticien des langues et des cultures avec un linguiste ou un sociolinguiste pur et dur ? Bernard pressentait tout cela car son parcours scientifique personnel, d'une étonnante richesse – et je pèse mes mots – lui conférait une capacité surplombante d'observateur valable du mouvement des idées, lequel s'accompagne inéluctablement d'une différenciation de plus en plus minutieuse et précise des disciplines pour pouvoir faire face à la prise de conscience de la complexité formidable du monde.

II. Quelques mots, donc, sur son parcours scientifique car je crois que c'est là qu'on peut trouver des caractéristiques importantes de sa personnalité profonde. J'ai tenté de faire une synthèse plus complète de ce que je m'appête à vous dire ici dans l'article figurant dans ce beau livre d'hommage dirigé et composé avec talent par Laurence Vignes et Daniel Modard, et qui a bénéficié aussi du regard critique chaleureux de Nanon Gardin.

Bernard était viscéralement, biologiquement, intrinsèquement un chercheur. Beaucoup de collègues vivent encore la recherche comme un passe-temps aristocratique et lucratif, comme une occasion de se faire une place au soleil, de se positionner solidement dans le monde universitaire. Tout cela n'appelle aucune condamnation, mais, ce que je voudrais faire passer dans mon discours, c'est l'idée que, pour Bernard, la recherche jusqu'à son inachèvement final, a été un chemin de Damas toujours recommencé, une suite de découvertes passionnantes *ipso facto* remises en question, toujours subverties donc toujours inachevées. Dire cela, c'est rappeler implicitement que la joie la plus profonde a été la compagne discrète d'une très belle aventure intellectuelle.

Je ne puis, dans ces circonstances conviviales vouées au culte du souvenir, vous faire une conférence spécialisée. Je me bornerai donc ici à vous donner un simple fil conducteur pour suivre une trajectoire illustrant parfaitement une phrase fameuse du poète espagnol Antonio Machado : « *caminante no hay camino, se hace camino al andar* » que l'on pourrait traduire simplement par ceci : « *il faut accepter de cheminer sans chemin, de faire le chemin dans le cheminement* ». Machado était partagé entre le rêve mélancolique et l'inspiration terrienne. Bernard lui ressemblait beaucoup.

Lorsque, vers le milieu des années 80, poussé par Jean-Baptiste Marcellesi, il écrit les pages décisives de sa thèse d'état, dès les premières lignes il exprime ses doutes : « *plutôt qu'une thèse, c'est ici un certain itinéraire qui est proposé ou plutôt constitué, car on ne savait pas où l'on allait* ». Ne pas savoir quelque chose mais savoir au moins qu'on ne sait pas est une forme d'esprit propice à l'ouverture, à l'aventure, à la migration intellectuelle, une forme d'esprit rejetant donc tout dogmatisme. Savoir ou ne pas savoir, être ou ne pas être, de telles questions traversent toute l'œuvre de Bernard et nous informent à la fois sur la manière dont il appréhendait scientifiquement ses recherches mais aussi sur son positionnement personnel et intime à l'égard du monde où il vivait. L'important dans la science, écrivait François Jacob, à peu près à la même époque où Bernard écrivait sa thèse, « *c'est autant l'esprit que le produit. C'est autant l'ouverture, la primauté de la critique, la soumission à l'imprévu, si contrariant soit-il, que le résultat, si nouveau soit-il. Il y a belle lurette que les scientifiques ont renoncé à l'idée d'une vérité ultime et intangible, image exacte d'une réalité qui attendrait au coin de*

*la rue d'être dévoilée. Ils savent maintenant devoir se contenter du partiel et du provisoire...(.).».*

L'esprit humain a une pente naturelle à réclamer unité et cohérence dans sa représentation du monde sous ses aspects les plus divers. On ne trouve aucun bulletin de victoire dans les écrits de Bernard. La certitude qui a toujours été la sienne, c'est que tout son savoir accumulé ne lui a jamais laissé qu'un sentiment d'impuissance et il l'écrit : *« on se retourne pour contempler le chemin parcouru, se remémorer les étapes, essayer de donner un sens général, de déterminer une ligne, fût-elle louvoyante, une structure d'ensemble, d'effectuer une pérégrination constituées d'étapes concaténées, de transformer ce qui était peut-être une errance en quête... »*. Et il ajoute quelques mots poignants d'une sorte de prémonition : *« s'arrêter ne va pas de soi pour certains, pour ceux qui entrevoient peut-être une métaphore de la fossilisation, voire de la mort dans la fin de l'errance »*. C'est là un message subliminal qui se termine par une petite phrase empreinte de jovialité mais aussi de quelque chose qui sonne comme un adieu : *« on aimerait savoir inachever »*. Inachever, ne pas tout dire mais aussi rester encore lucide pour affronter l'inconnu, conserver un reste de vie pour qu'il n'y ait pas de point final, maintenir l'espoir que l'aventure de l'esprit continuera d'être une éternelle errance bien au-delà du temps qui nous reste, bien au-delà du temps qu'on n'aura bientôt plus mais que d'autres poursuivront sans jamais rien achever eux-mêmes. Il y a du mysticisme chez Bernard, même si, par choix, il a opté pour le matérialisme dialectique, et ce mysticisme - sans doute en sourirait-il s'il était là - le rapproche, pari en moins sans doute, du « silence éternel des espaces infinis » qui effrayait tant Pascal.

Je ne voudrais pas donner dans le pathétique. Ce n'était pas son style. Mais il faut le lire sans le réduire à des données simplistes, en n'ignorant donc pas cette sensibilité qu'il savait si bien cacher sous le masque débonnaire d'une certaine forme de désinvolture. En fait, c'était un homme angoissé mais fier et courageux. D'où son infinie séduction.

N'entrons pas dans le détail de sa longue trajectoire scientifique car, d'une façon ou d'une autre, il a touché à tous les domaines du savoir en sciences humaines et sociales. Je dirai simplement ce qu'a été la ligne majeure de son cheminement intellectuel. Il a commencé par les mots, et notamment la néologie, mais il a dépassé les mots et la morphologie pour aller jusqu'à la phrase et à la syntaxe. Il a beaucoup travaillé sur la linguistique de la phrase mais il l'a dépassée pour aller jusqu'à celle du texte, jusqu'à l'énonciation. Il a travaillé sur le texte et l'énonciation mais il les a dépassés pour aller jusqu'au discours, jusqu'à la praxématique dans toutes ses formes et ses valeurs. Il a travaillé sur le discours oral ou écrit, mais il les a dépassés pour aller jusqu'aux interactions langagières dans le cadre d'échanges inscrits dans

des contextes de toutes sortes parmi lesquels il a finalement privilégié des corpus liés au travail ouvrier avec pour visée la légitimation des pratiques langagières de leurs producteurs. Et c'est par là qu'il a atteint le climax, c'est-à-dire, pour le commentateur que je suis aujourd'hui, le moment le plus intense du scénario complexe de son aventureuse expédition scientifique sur les confins du savoir. Cette parole ouvrière non encore légitimée, en effet, lui ouvre la voie vers une linguistique non pas du sens produit et reproduit mais vers une linguistique du sens en construction. La langue ouvrière, pour lui, est vivante, actuelle, productrice de significations, non encore régie par un code rigide, non captive d'usages normatifs, non alourdie d'interdits par une longue histoire. Pour toutes ces raisons elle devient du même coup la base d'un scénario d'observation anthropologique du langage non plus envisagé statiquement comme forme mais comme activité signifiante. Et là se révèle toute son originalité de chercheur car cette activité signifiante n'est pas pour lui le reflet d'une société figée, droite dans ses bottes, institutionnalisée, et considérant les pratiques communicatives comme « *reflets des places sociales occupées* ». C'est un langage qui se construit, c'est une force de production, c'est un combat pour la dignité de l'homme. Mais cela ne prend jamais un tour sentencieux et il met en exergue de sa thèse, facétieusement, non pas une pensée philosophique frappée en médaille, mais une simple réplique de Puntila à son valet Matti dans la fameuse pièce de Bertolt Brecht :

*Matti : « J'en ai jusque-là, on ne traite pas un homme de cette façon »*

*Puntila : « Qu'est-ce que ça veut dire : un homme ? Tu es un homme, toi ? Tu viens de dire que tu es un chauffeur. On nage dans les contradictions ».*

Le sourire atténue toujours les mots les plus graves. Derrière cette réplique amusante de Puntila à Matti, tout un monde, tout un combat humaniste.

**III.** J'ai déjà beaucoup empiété sur mon troisième point où je souhaite évoquer l'humanisme de Bernard. A *humanisme*, mot philosophique un peu guindé, je voudrais substituer le mot *humanité* qui a pour moi la saveur du quotidien, le charme de la bonté naturelle sans fioritures pédantes, du contact avec l'homme de la rue son semblable, son frère. Je m'apprêtais à disserter sur ce thème mais, il y a deux jours, miraculeusement, j'ai reçu une lettre que je me bornerai à vous lire. Elle m'était envoyée par une ancienne étudiante de Bernard. Permettez-moi de vous la lire...

*Le 5 mai 2007*

*Bonjour Monsieur Cortès...C'est avec émotion que j'ai lu votre bel hommage à Bernard Gardin ...dans le train Paris-Rouen. Je me suis dit alors que c'était un bonheur (je pèse ce mot) d'avoir trouvé dans ses cours la passion de débusquer le sens sous le langage et le métalangage (passion pour laquelle Bernard Gardin nous armait). C'est certainement parce que j'ai eu la chance de connaître Monsieur Gardin que je me rendais à un colloque à Rouen sur « l'implicite ». Merci à Henda de m'avoir si vite procuré ce livre en hommage à Bernard Gardin. Il me semble maintenant que je suis venue à Rouen pour rencontrer cet ouvrage qui parle de lui et pour rencontrer vos paroles, celles de Claude Caïtucoli, de Laurence Vignes, d'André Winther, de Daniel Modard... des paroles qui resteront inscrites durablement dans ma mémoire.*

La pensée de l'étudiante se tourne maintenant vers le passé, vers le jour des funérailles de Bernard qui lui remet en mémoire une anecdote émouvante.

*Je me trouvais avec vous tous au « Père Lachaise » où l'émotion et la sincérité de notre chagrin étaient tangibles... J'écoutais les chansons, le très poignant « Fernand » de Jacques Brel et je me disais que Monsieur Gardin devait aimer les chansons.*

*J'ai alors revu cette scène : un matin de printemps, pendant son cours, il nous a fait face et s'est mis soudain à chanter une mélodie de Marguerite Monnod :*

*Ya rien à s'dire*

*Ya qu'à s'aimer*

*Ya plus qu'à s'taire*

*Qu'à la fermer*

*Parce qu'au fond, les phrases*

*Ca fait tort à l'extase*

*Quand j'vois tes châsses*

*Moi ça m'suffit pour imaginer l'paradis*

*J'me débin', c'est étrange*

*Avec les anges.*

*Puis il a fait son modeste en disant qu'il chantait faux...(alors qu'il chantait juste évidemment), que c'était très vieux Irma la Douce (mais il savait bien que la chanson est intemporelle). Et puis, ce grand passionné de langage nous chantant avec une émotion contenue « Ya rien à s'dire, ya qu'à s'aimer... », moi j'appelle ça de la poésie.*

*Monsieur Cortès, quand je vous avais demandé, à Caen, si je pouvais m'inscrire à l'Université de Rouen, vous m'aviez dit que vous alliez vous renseigner et vous m'aviez écrit gentiment : « J'ai demandé à Bernard Gardin et il a donné son accord... » (ainsi Monsieur*

*Gardin m'aidait déjà). Je vous sais encore gré de cette démarche. J'étais à cette époque dans un deuil terrible et dans les moments cruels de la vie, chaque geste de réconfort est infiniment précieux... La seule chose qui peut alors aider c'est la beauté qu'engendre l'intelligence. Merci pour tout Monsieur Cortès. Merci pour tout Monsieur Gardin. Avec mon bon souvenir.*

*Françoise*

Voilà, Mesdames et Messieurs. Permettez-moi d'inachever ici mon petit discours. Je pense que Bernard méritait bien cette cérémonie du souvenir et je remercie tous ceux qui sont venus lui rendre ce dernier hommage et tous ceux, surtout, qui l'ont rendu possible et à qui va toute notre reconnaissance, particulièrement Laurence Vignes, Daniel Modard et Nanon Gardin.

Sylvains les Moulins, mai 2007

Jacques